

*Les chants
de Jane*

Elisabeth
Zimbacca

Revue du Grenier Jane Tony
Bimestriel Mars/Avril 2017

N° 9



Elisabeth Zimbacca

D'origine franco-libanaise Elisabeth Zimbacca est arrivée en Belgique dans les années soixante. Très tôt portée par l'écriture – elle reçoit en France un premier prix remarqué à l'âge de 15 ans – elle a la chance, dès son arrivée de travailler quelques années auprès d'Hubert Nyssen – fondateur d'*Actes Sud* – en tant qu'assistante de production, elle pourra ainsi participer à la naissance du Théâtre de Plans – marquée par cette collaboration elle poursuivra sa carrière dans la communication.

Elle sera éditée en 2003 dans la collection « La Fleur » du *Grenier Jane Tony*. L'année suivante, la ville de Bruxelles lui demandera d'illustrer de ses textes une exposition d'estampes japonaises.

Elle

Elle est là sur le trottoir,
Elle ne voit rien, ne demande rien, n'espère rien,
Elle casse ses vingt ans sur les pavés mouillés,
Elle toise, elle feule de ses lèvres noires,
Son corps oublié se déroule et palpite,
Elle attend la violence,
Sur son épaule, la gauche, repose un lézard mort,
Emblème sacrifié à son amour perdu,
Offrande de son intime,
Ses poignets ciselés tremblent de colère,
Seule sa main blanche aux ongles vernissés,
Caresse par assauts le chien de ses amours,
Quand l'heure viendra où le jour broiera la nuit,
Elle jettera son corps, meurtri, sur sa couche de laine,
Et seuls, ses rêves, lui donneront la vie.

La fille en bleu

Tout était fini mais le ciel était rouge,
À l'infini des cieux se tenait l'écarlate,
Droite sur les galets elle regardait les cieux,
Sa robe était mouillée et sa bouche cerise,
Ses seins frémissaient sous le tissu bleuté,
Rousse, l'écume rouge de ses cheveux
nimбай son cou d'une infinie douceur,
Ses bras posés en croix sur ses fines épaules,
tremblaient à peine,
Seul, le bout de ses doigts carminés,
Crispés sur sa peau de lait,
Laisait paraître une angoisse glacée,
La mer giclait dans des vagues perlées,
Elle n'était pas bien grosse,
Et le vent la violait à chacun de ses coups,
Lentement pourtant elle repartit,
Un infime sourire sur le bout de ses lèvres,
Elle releva ses yeux, bleus, bleus,
Et plus rien ne compta,
Que la vie qui perçait tout au bout de l'espace.

Le métro jaune

Elle monte dans le métro jaune.
Elle balance son corps,
Noir.
Elle toise.
Elle sait sa beauté.
Elle l'étale.
Dans un froissement de soie, elle croise ses longues
jambes à l'infinie beauté,
Son torse souverain porte des seins, ronds et durs,
Ils palpitent sous le tissu auréolé d'auréoles ambrées,
À ses doigts des perles d'ivoire,
Elle caresse ses bras,
Ses mains vont et viennent rassemblant le sable laissé
sur la terre tant aimée,
Sa bouche, ourlée d'une pulpe dorée s'ouvre à peine,
Une légère brume palpite sur ses narines bleutées,
Sa peau transpire de parfums inconnus,
Ses yeux enfin regardent, dans l'infini de ses cils,
des dunes flamboyantes,
Seul, un léger voile de larmes brisera sa fierté.

Une femme

Elle avance dans l'automne, son corps,
comme une lame fend l'espace encore bleuté,
Dans les premiers frissons, les franges
de son long poncho battent ses genoux
dans un éclat doré,
Ses cheveux de païenne, donnés au vent,
bougent comme des fétus de paille,
Son visage est ouvert, son front haut,
deux traits de lèvres, entre ouverts,
semblent provoquer le plaisir,
Elle marche d'un pas dur, enfonçant
ses hautes bottes noires dans un bitume gris,
Son grand corps s'allonge dans l'ombre
des arbres mauves,
Guerrière, elle le balance au rythme de la poussette,
poussée par ses mains de mère naissante,
Son regard bleu et franc balaie les passants,
Elle toise, elle provoque, elle vient de naître,
de donner la vie,
Elle cache son cœur sous des monceaux de mots,
murmurés à l'enfant, à lui seul,
Plus rien n'existe,
Seuls, elle et lui,
Emportent la vie.

Larmes

Elle se lève, se courbe, se déploie,
Son corps, transparent, balbutie de douleur,
Dans ses yeux flottent des milliers de gouttes,
Elle soliloque, agite ses mains,
transperce l'espace,
De ses yeux tombent sans s'arrêter
de lourdes larmes,
Elle nous regarde dans des battements
de cils désespérés,
Ses longues mains blanches,
orphelines de son corps, cherchent encore,
Depuis plusieurs nuits, elle laboure ses draps,
Son corps moite rampe,
Elle sait qu'elle a vu l'aube
et le frisson du point du jour,
Mais ce jour-là, elle a tenu le crépuscule
dans ses mains,
Alors elle l'a bercé,
pour l'amener doucement vers la fin.

Carnaval

Ses doigts gantés de noir épousent la forme du loup,
Sa robe de soie aux fleurs brodées de fil mordoré
Crisse le long des murs,
Dans un brouillard épais,
Elle marche,
Elle vole,
Elle crie,
Offrant sa gorge blanche aux démons alentours,
hurlants et beuglants comme des diables en flammes,
Du creux moite de ses seins, elle sort d'acidulés
serpentins de papier,
Hurlante,
Elle lance une pluie de confettis bariolés,
Son rire explose, ses lèvres rouges sucent
goulument les fruits juteux jetés par les mains
énormes des hommes affamés,
Son corps se plie, hoquette et bouge par secousses,
secoué par le rythme envoutant de la musique de ces
hommes pantins peints, affublés d'étranges coiffes,
Leurs rires éclatent de bonheurs oubliés, leurs yeux
exorbités fixent et dévorent déjà les agapes rêvées,
ils troussent les filles, provoquent les garçons
dans des spasmes pâteux, des regards obséquieux,
Et elle s'affaisse faisant un bruit de pluie dans sa robe
fleurie, pleurant et riant par petits bruits, par petits cris,
Princesse brisée d'un carnaval masqué.

Césaria

On dit que tu chantais, tes pieds verts ancrés
dans les terres humides de tes terres vertes.

Que de ta bouche,
Pleine de sable,
Tu laissais tomber des mots dans les plis
de ta robe où se cachaient les enfants de ton île.

Que tu te balançais, dans des effluves de rhum,
en des chuchotements lancinants,

Que les sons faisaient bouger ton âme
comme les arbres de ton rivage,
Qu'avec ton visage de poupée immolée,
tu berçais ton spleen blotti dans ton ventre
de négresse métissée.

Que de lamento en lamento, tu laissais siffler
le vent de ta terre, et que ta mélopée se traînait
de scène en scène, là où tu cherchais ton ombre,
ou celle de tes ancêtres,

Esclaves nés,

De pirogues bondées.

L'homme aux enfants

Il arrivait toujours à l'aube trainant derrière lui
son vieux manteau de diamants, épuisé de sa nuit
il bougonnait un peu, agitant les pans de sa cape,
laissant tomber parfois une émeraude dans le limon
d'argent qui bordait l'eau turquoise.
Il était chaussé de chaussons brodés de fils d'or
et il marchait d'un pas lent, sur les sentes du lac,
laissant derrière lui des pépites de lumière.
De ses yeux tombaient encore des morceaux d'étoiles,
de ses oreilles sortaient des coquillages
à nul autre pareil, ils étaient faits de nacre jaspée,
de morceaux de soie sauvage et de fleurs de thés
immortels,
Ses cheveux en boucles blanches, bougeaient
sans cesse de droite à gauche tant ils étaient légers,
tant ils se mêlaient parfois au bord des nuages,
Sa peau était si douce que lorsqu'il portait sa main
à sa joue il en tombait des pétales roses
ou aussi blancs que les plumes d'un cygne.
Il sentait le lilas aux premiers jours du printemps,
et le mimosa à l'approche des frimas,
Il ne mangeait que des fruits, déjà confits,
pendus aux branches des arbres,
Il ne parlait qu'aux enfants, car de ses mots
sortaient des bulles de musique qui éclataient
en riant sur la tête des garçons,
Les filles le suivaient car parfois, de ses poches
tombaient des pommes d'amour, sur lesquelles
étaient gravés leurs noms, en sucre blanc,

Il n'avait ni maison, ni cabane, on ne savait pas d'où il venait ni où il allait, on savait seulement que chacun l'aimait, car chaque soir, du bout du crépuscule s'élevait une douce mélodie, il berçait ainsi les enfants persécutés, oubliés, abandonnés, et l'on voyait arriver du fond des bois, des petits elfes qui se posaient sur son manteau, au bout d'un diamant bleu, et qui le couvraient de baisers.

Le voyageur

Lentement, il a franchi la porte.
Je l'attendais depuis longtemps.
J'avais mis son couvert sur la table de bois.
Ses mains brunes et rudes y ont déposé :
Trois cailloux durs et ronds,
Un petit tas de terre ocre,
Des grains de sable colorés,
Deux coquillages de nacre,
Un bout de grillage,
La fane d'une agapanthe bleue,
Son passeport mouillé,
Et il m'a dit :
J'ai fait un long voyage.

L'homme mots

Pour passer les frontières, franchir les terres,
traverser les eaux, il avait nié.
Tout.
Jusqu'à lui-même.
Il n'existait plus que dans ses mots.
Le but atteint, il n'avait dérangé personne.
Il s'était simplement couché sur cette autre terre,
l'humant jusqu'au malaise,
Il lui murmurait des mots, il les écrivait et, quand
il marchait dans la ville, cherchant la porte
de son asile, il écrivait encore,
Jour après jour, il expliquait que là-bas, là
où il ne pouvait plus aller, il écrivait des mots,
des mots interdits.
Mais les portes se sont fermées.
Alors il a bu le vin, trop de jours, trop de nuits,
trop de temps. Il y a plongé ses mots,
griffé son cœur, mélangé ses larmes.
Mais il savait. Son corps glacé, son cœur serré
dans un étau de mots l'avaient averti.
C'était le dernier jour,
Alors du banc il est tombé,
Comme une masse sur les pavés gelés.
Et au dernier instant, à la dernière seconde,
quand ses yeux se sont fermés sur l'éclat
de la glace brisée, il a cru voir,
Des lauriers-roses,
Frissonner doucement.

Alep

Elie se réveille,
Son corps caramel craque de bonheur,
Ses longs cils battent l'espace bleuté
Violé par les fumées,
Dans ses rêves encore, il entend des bruits,
des cris peut-être, il adore les silences qui suivent,
Elie s'étire, le goût des figues dans sa bouche
d'enfant nu,
Elie se lève, le rideau bouge sur des nuages
gris percés d'un soleil effarant,
Elie pense qu'il aime son soleil, et que
sa rue cassée est belle,
Elie voit les hibiscus blancs qui se couchent
de peur dans les lauriers sacrés,
Elie devine la mer blottie dans les écumes
rouges de son pays bleu,
Elie sent l'odeur des galettes et déjà les caresses
de sa mère, mais Elie se rappelle,
Il a vu,
Sur les veines gonflées des mains de son grand-père,
la ration du pain, dans un tatouage d'encre,
Mais Elie se souvient du trou au cimetière
et des larmes sur le visage du père,
Mais Elie revoit sa mère étendue
bras en croix sur le monceau de terre,
Mais Elie sourit, car ce jour-là aussi il a joué
avec son ami Alli,
Qui va tuer les 5 ans d'Elie ?
Qui va les tuer ?
Où les sauver ?

Le mur

Regarde le mur,
Pourfends l'horizon,
Accroche tes doigts au grillage,
Déchire ta peau sur les rêves des autres,
Ne gémis pas,
Garde ta tête haute,
Tes cicatrices seront tatouages,
Vas-y, balance ton corps sur les grilles maudites,
Lance-le,
Fends l'espace,
Crie ton nom,
Porte tes rêves sur ton dos,
Fonce,
Ne te retourne pas,
Ne cherche pas à voir le toit de ta maison,
Ignore les croix de bois des autres prédateurs,
Hurle,
Le vent portera tes cris au-delà des nuages,
Arrache ta liberté,
Protège-la et porte-la au bout de l'horizon.

La fuite

J'ai vu des pieds d'enfants s'enfoncer dans les sables,
Et leurs peurs suffoquer dans les robes des femmes,
J'ai vu des bateaux gonflés de corps meurtris,
Entendu des silences dans d'effroyables peurs,
J'ai vu des hommes labourés de larmes, tête baissée,
mains ouvertes vers un ciel sans Dieux,
Et des femmes, ombres en prières,
la main crispée sur des colliers de croix,
J'ai vu des pères effarés dans des peurs ancestrales,
rouler sans fin 33 perles de bois,
J'ai vu des mères, hagardes, balbutier
des suppliques à des terres inconnues,
Des vieillards brisés par des routes trop longues,
J'ai vu des mains déchirées, déchirer des grillages,
J'ai même vu des silences,
Immenses,
Et j'ai prié sans croire.

Petits soldats de plomb

J'ai vu que des soldats bleus ornaient
maintenant les villages du nord.
Ils sont plantés là devant les mairies, emmitouflés
dans leurs manteaux de drap, figés dans leur marche,
les mains crispées sur leur baïonnette, le regard
perdu, pétrifiés dans leur peur.
Parfois, la nuit, ils se frottent les yeux ne sachant
plus très bien qui les a mis là et pourquoi.
Ils ont tous des yeux marron sauf un,
à qui j'ai vu des yeux bleus pleins de larmes.
L'autre jour, j'en ai vu un pleurer et l'autre,
un peu plus loin, gémir doucement, mais
ça se passe toujours au crépuscule,
L'été, quand la terre du nord est chaude et
que ses vapeurs tracent dans l'espace moite
des ombres inquiétantes,
L'hiver, quand le brouillard dessine
sournoisement des ennemis de coton.
Alors des râles montent des socles de marbre et
dans les brumes des hommes-enfants sanglotent.
Mais le jour tout est propre, rien n'est crotté,
pas de râles, pas de cris, pas de pleurs, ils sont repeints,
décapés, nettoyés, ils regardent d'un air étonné
les prénoms et les noms gravés à leurs pieds dans
des lettres dorées.
Et ils seraient bien étonnés si je leur disais
que tout continue, que tout recommence et que
les hommes sont toujours aussi fous.

La mer

Fendre la vague dans un éclat d'émeraude,
Le corps transi, la peau au bord du frémissement,
Avancer les lèvres ouvertes sur des perles d'eau,
Les yeux bordés de cristaux argentés,
Les pieds garnis d'étoiles glissant
sur des algues aux pépites d'opales,
Caresser son corps dans le souffle des flots glacé,
Épouser la lumière, se coucher dans ses ombres,
broyer ses fulgurances,
Apprivoiser l'espace, troublant, suffocant,
Infini,
Aller vers le soleil les yeux brisés
d'éclats blancs et dorés,
Enfin, ouvrir doucement la bouche
pour que la vie y coule.

Goéland

Chaque fois, c'est là que je te vois,
au bout de la jetée.
Tu m'attends, tu me pries,
Dans un criard cantique tu me provoques,
tu te poses sur la pierre comme sur un retable,
Mystique, tu agrippes tes pattes sur la roche
grisée et, dans des spasmes gris et blancs,
tu soulèves tes plumes où l'eau sacrée
creuse des tabernacles aux portes argentées,
Tu tournes ta tête vers moi,
Hautain
Tu me transperces, et dans une criante
homélie tu t'envoles ivre de ta propre beauté.

L'aube

J'attends l'aube,
J'attends l'orée du jour depuis si longtemps,
Des heures j'ai guetté sa blancheur,
Est-ce que ce crépuscule, lueur infime,
brisera les balbutiements de mes rêves ?
Est-ce que l'ombre de cette nuit bleue, s'évanouira
enfin dans l'indigo du jour ?
Est-ce que le voile de ce commencement sera sacré ?
Est-ce qu'elle m'apportera l'odeur persane du jasmin ?
Aura-t-elle la couleur blanche, à peine rosée
de l'amandier ?
Est-ce que mon corps, las d'attendre, trouvera
le repos dans ces parfums d'Orient ?
Est-ce que j'entendrai les chants des premières prières,
dans les langues mêlées des croyants apeurés ?
Mais elle arrivera sans doute
quand son point sera doré,
Alors, elle laissera pointer l'aurore, qui sera intense,
fastueuse et ses rayons nacrés.

L'eau

L'eau tombe,
Drue,
Inerte,
Continue.

Elle coule dans la gueule des oiseaux depuis
des mois, ils s'égosillent entre deux rideaux de pluie,
Le brouillard, par vagues, suce mai dans
des langueurs d'automne,
Les nuages s'affolent et glissent et se répandent
dans des gris et des noirs mêlés de bleus intenses,
L'étang se meurt,
Ses nids sont vides et il est las d'entendre sur
ses rivages, des frôlements, des bruits d'ailes
mouillées, des cris aigus avortant de lourds silences,
Les jardins s'alourdissent, suffoquent sous le poids
des gouttes qui tombent et qui roulent sur l'humus
pourri de la terre naissante,
Les glycines s'écroulent dans des râles bleutés,
Les hortensias se brisent et lancent sur le sol
leurs boules colorées,
Le renard dos mouillé allonge ses foulées rousses,
Les fenêtres se rallument,
Les épaules des quidams se courbent,
Les yeux se baissent,
Les regards fuient,
Les talons des femmes percent les gouttes
transparentes,
Soudain,
Un rayon de soleil pénètre la nuit froide,
Je crois voir l'été dans un rayon doré.

L'hiver

Écoute, l'hiver est là, il va roder quelques jours,
Il va errer,
Il va violer les dernières couleurs
d'un automne épuisé de rouges et de violets,
Regarde, il va doucement s'étendre sur la plaine,
il se couchera dans nos champs, il va enserrer
nos collines, jeter la mer, folle, sur les falaises,
dans des douleurs et des couleurs inouïes,
Les arbres épuisés vont tordre leurs branches,
Des gouttes de glace lacéreront leurs troncs,
Des nuages vont arriver,
Ils seront gris, noirs, percés de bleu
et de blancs de titane, tu verras, il va broyer nos rêves
et faire courir les vents, entends les vents, entends,
Ils se lamentent, ils hurlent, ils pourfendent,
La brume va longer nos nuits, nos aubes,
nos crépuscules,
Elle se couchera sur l'herbe blanche et inerte,
Elle fera naître de fantasques fantômes dans l'air glacé,
La nuit sera noire, immense, laquée d'étoiles minuscules,
Mais tu verras, il partira dans une totale fulgurance,
Et quand l'aube arrivera, à la septième heure,
elle sera pure, blanche et le printemps la percera.

Mon arbre

Ils vont couper mon arbre.
Demain, au lever du jour.
Ils vont l'abattre.
Il s'écroulera d'un seul coup, sans faillir.
Je ne sais de quoi on l'accuse.
Des bouches ont murmuré que son ombre
Brisait la lumière, formant ainsi des masques
aux allures guerrières,
D'autres ont assuré que depuis longtemps il grinçait,
rompant sans cesse les élans gourmands des baisers
des amants,
D'autres encore, que ses branches pliaient
au moindre vent, formant ainsi d'arabes arabesques,
Il s'est même trouvé un quidam qui a vu l'arbre,
un soir, parler avec la lune,
Et un autre affirmant qu'il volait les rayons
du soleil, pour les briser un à un, à l'aurore naissante,
D'autres disent l'avoir vu, au crépuscule, secouer
ses glands pour faire glisser les gens qui
prenaient le chemin,
Un enfant se serait perdu dans son tronc, ouvert
à tous les vents, depuis la foudre
des feux de la Saint-Jean,
Sans compter le Jacques qui s'est pendu
le 23 du mois de juin,
À la suite d'un grand chagrin,
Alors ils vont l'abattre, demain, d'un seul
coup de hache,
Et ils seront tous là, avides d'entendre son cri,
de voir sa sève s'écouler,
Et rassasiés, ils rentreront chez eux, heureux
d'avoir vu l'Arbre de Vie,
Sans vie.

Solstice

Tu me quitteras au solstice d'été,
Le jour sera long, puissant, interminable,
Mais depuis l'aube j'attendrai.
L'été sera là, plein, immense, généreux,
Il palpitera d'ombres et de lumières,
L'air sera doux, ombré de blancs laiteux et de bleus,
bleu,
Les fleurs, à bout de forces,
Poseront leurs senteurs sur les chemins pierreux,
La terre sera lourde, gonflée sous les épis naissants,
Le soleil sera haut, il giclera, jaune et souverain
sur les champs en attente,
Mais déjà je n'entendrai plus ta voix,
Elle se fera murmures, et ton pas, au crépuscule,
brisera le silence.
La nuit, ce jour-là tardera à venir,
Alors je m'assiérais sur le pas de la porte,
Au bord de la glycine, pour que tu emportes avec toi,
l'odeur du bleu de Parme.

C'est en 1956 que **Jane Tony**, ouvrit à Bruxelles près de la Grande Place, *Le Grenier aux chansons*. Cabaret consacré à la chanson, mais aussi à la poésie et la littérature, de nombreux artistes vont y faire leur début comme *Jacques Brel*, *Maurane* ou encore *Marc Herman*. Après la mort de Jane Tony, *Emile Kesteman*, *Jean Dumortier* et *Alain Miniot*, décidèrent en 1984 de fonder en sa mémoire **Le Grenier Jane Tony**. Depuis lors, il n'a cessé d'accueillir et de présenter des poètes et des artistes lors de ses séances.

Le Grenier Jane Tony a pour principal objectif de donner aux poètes un lieu de rencontre et d'échange autour de leurs propres textes ; un lieu d'expression poétique et de lecture ouvert à tous et à toutes les formes de poésie.

Ouvertes au public, les séances du Grenier Jane Tony se tiennent chaque troisième samedi du mois, à 16h à « *La Fleur en Papier Doré* » rue des Alexiens à Bruxelles.

Les textes et illustrations publiés dans la Revue «Les Chants de Jane» restent la propriété exclusive de leurs auteurs et le sont sous leur entière responsabilité avec leur plein accord. Ils n'engagent pas l'association «Grenier Jane Tony».

Conformément aux dispositions légales en vigueur, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur, de l'association, de leurs ayants droit ou ayants cause est illicite.

© 2017«GRENIER JANE TONY» ASBL

Grenier Jane Tony asbl

La Fleur en Papier Doré

55 rue des Alexiens, 1000 Bruxelles

Het Goudblommeke in Papier,

Cellebroerstraat 55, 1000 Brussel

Éditeur responsable : Péhéo

Site web : <http://www.grenierjanetony.be/>

Courriel : grenierjanetony@gmail.com

Périodique Bruxelles ISSN 0777401

Dépot légal BD 28468

Prix: 3€